

LE CENTENAIRE
DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE,
Sciences et Arts de Douai
ET LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE COMPIÈGNE

La Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Douai, « centrale du département du Nord », fondée en 1799, a atteint sa centième année et a décidé de célébrer cet anniversaire par une suite de réunions caractérisant les différentes branches de ses études : soirée littéraire et musicale, exposition rétrospective d'art ancien, exposition d'horticulture et concours agricole. Elle a bien voulu inviter à ces réunions les délégués des Sociétés savantes avec lesquelles elle est en relations, ainsi que ses membres correspondants. C'est au double titre de délégué de la Société Historique de Compiègne et de correspondant de la Société douaisienne depuis un quart de siècle, que l'auteur de ces lignes s'est rendu dernièrement à Douai. Mais, comme ces solennités s'échelonnent sur plus d'un mois, j'ai dû faire un choix, me contentant de la soirée littéraire et de l'exposition rétrospective et j'ai profité de cette circonstance pour assister à la sortie annuelle de Gayant et de sa famille, le dimanche 9 juillet.

Douai a été depuis longtemps célèbre par ses goûts littéraires et artistiques ; au moyen âge, elle a tenu des Cours d'amour, à la Renaissance, elle avait dans son sein plusieurs

compagnies de Rhétorique, dont l'une des plus célèbres fut celle des Clercs parisiens ; elle est restée jusqu'il y a peu d'années, le siège d'une Université florissante, comprenant des Facultés de droit et de lettres, que Lille a réussi à lui enlever. Siège du Conseil de Flandre, elle a conservé une Cour d'appel, dont le ressort s'étend aux départements du Nord et du Pas-de-Calais, et qui est une des plus importantes de France par le nombre d'affaires qu'elle est appelée à juger. Enfin, bien que démantelée depuis quelques années, elle est restée un des grands centres d'artillerie, avec deux régiments de cette arme, une fonderie de canons, etc. Ajoutons qu'une Académie de musique, installée dans l'ancien hôtel du Dauphin, des Ecoles de dessin, d'art industriel et de sciences techniques, contribuent encore à en rehausser l'éclat.

Je ne puis décrire Douai en quelques lignes : c'est la vieille cité municipale, aux anciennes maisons bourgeoises comme celle des Remy, aux hôtels parlementaires comme on en trouve autant dans la rue Jean de Gouy que dans la rue des Wez. Au centre, se dresse surgissant du vieil Hôtel de Ville, le beau beffroi commencé en 1386 et achevé en 1410 ; mais dont le campanile fut brûlé en 1471 et immédiatement reconstruit. Monseigneur Dehaisnes a, dans le *Nord Monumental*, donné de ces beffrois flamands une appréciation que nous nous plaisons à rappeler :

« Le beffroi était, au moyen âge, le symbole, le témoignage des libertés communales et de la puissance d'une cité. La tête de ce monument élevait dans les airs les armes de la ville ; des guetteurs veillaient jour et nuit à la sécurité publique ; la voix de ses cloches sonnait aux bourgeois et aux ouvriers les heures du travail et du repos, se mêlait à l'allégresse de tous et faisait entendre les sons d'alarme ou le glas funèbre qui appelaient au

feu ou aux armes. C'était l'orgueil des villes de Flandre ; dès qu'elles eurent acquis, avec les libertés communales, l'autorité et la richesse, elles se firent gloire d'élever un beffroi renfermant des cloches puissantes et de gais carillons. »

Plusieurs églises, dont la plus ancienne, celle de Notre-Dame se fait remarquer par le luxe de sa décoration, tandis que celle de Saint-Pierre, dont le clocher gothique seul subsiste, a été remplacée par un édifice du siècle dernier, dans le style des Jésuites, mais dont on ne peut se dispenser de reconnaître les belles proportions, en même temps que l'on remarque les monuments funéraires qui sont appliqués aux parois intérieures. L'activité de la ville se concentre sur la place d'Armes, la Grand'Place, qui porte aujourd'hui le nom de place Thiers. C'est là que nous entendrons les corps de musique des environs, là aussi que le dimanche s'élèvera un ballon, en présence de Gayant et de sa famille.

Permettez-moi de profiter de cette occasion pour vous présenter ce célèbre personnage, dont je voudrais vous retracer l'histoire ; mais bien qu'elle ait fait verser des flots d'encre, elle est encore si confuse que je ne pourrais vous dire si Gayant est un ancien seigneur du pays ou si seulement il remonte au commencement du xv^e siècle, et, comme d'autres de ses similaires, le géant d'Anvers, le Reusse de Dunkerque, le cheval Bayard, de Termonde, sur lequel montent les quatre fils du même père, il doit son origine à l'imagination des Espagnols, à leur passion pour les cortèges qui a encore laissé tant de traces dans tout le pays flamand, tant en France qu'en Belgique. Gayant est un géant en costume militaire du moyen-âge, qui ne mesure pas moins de 21 pieds, environ 7 mètres, coiffé d'un casque empanaché, le haut du corps

couvert d'une armure, le bras gauche protégé par un bouclier rond, au D gothique, des armes de Douai et la main appuyée sur une longue épée dans le fourreau, tandis que la droite porte haute une lance à pennon, si haute que ni Gayant ni sa lance ne peuvent, sans se courber, passer sous les hauts fils électriques qui actionnent les tramways ; le bas du corps est formé d'une cage circulaire en osier, recouverte d'une longue robe, et six porteurs, les compagnons de Gayant, font mouvoir dans les rues cette imposante masse, précédée d'un commissaire et d'un tambour et entourée de compagnons qui quêtent pour offrir quelques rafraîchissements à Gayant et aux siens. Derrière Gayant, vient sa femme, Marie Saguenon, un peu moins haute que lui, coiffée à l'espagnole, vêtue d'une riche robe jaune, au devant de velours violet, aux manches blanches, à la poitrine chargée de bijoux, l'éventail en plumes tombant de sa ceinture. Si Gayant et sa femme conservent toujours une attitude grave, il n'en est pas de même de leurs enfants ; l'aîné Jacquet est un beau seigneur au toquet de velours et au manteau à l'espagnole jeté sur l'épaule gauche ; Fillion, une jeune fille de 12 pieds de haut, à la figure douce, encadrée d'une fraise, à la robe bleue rehaussée de broderies d'or, égrenant son chapelet de corail, tandis que le dernier né, Binbin, ou *tiot tourny*, qui n'a guère plus de deux mètres, est vêtu en bébé, avec un bourrelet et un sarreau et tient dans sa main, au bout d'une longue perche, un petit moulin dont le vent agite les ailes. Les trois héritiers de Gayant dansent au cours de leur promenade, s'arrêtent devant les boutiques et le bonheur des enfants est, soit en montant sur les épaules de leurs parents- soit en se pressant aux fenêtres, de couvrir de baisers la face luisante et bien vernie de ce gros poupard.

La famille de Gayant est suivie de la Roue de Fortune, dont les personnages ont des costumes de la fin du siècle dernier et autour de ces groupes court le « Sot des Canonniers », fou monté sur un cheval d'osier qu'il fait caracoler. Mais, aujourd'hui Gayant n'a plus le brillant cortège qui l'accompagnait au siècle dernier, où il ne sortait qu'accompagné des chapitres des églises, des juridictions, de l'Université et des compagnies privilégiées des canonniers, des arquebusiers, des maîtres en fait d'armes et des arbalétriers. Il a même perdu depuis une trentaine d'années son escorte de garde nationale qui lui fit encore cortège lorsqu'en 1848, il fut invité par la municipalité de Dunkerque à assister à l'inauguration du chemin de fer ; ce fut son plus long voyage, spirituellement raconté par un de ces Douaisiens qui sont encore fiers de se dire « enfants de Gayant ». Un grave événement manqua de signaler ce voyage et de faire perdre à Gayant un des membres de sa famille. Papa Reusse, le géant de Dunkerque, avait, au commencement du XVIII^e siècle, perdu sa femme, méchamment mise à mort par les Anglais qui avaient même emporté sa tête, de l'autre côté du détroit et, comme ce long veuvage lui pesait, il demanda la main de Fillion, mais on le repoussa en le trouvant trop vieux, car il datait de François I^{er}. Gayant a été mis en légende et aussi en musique et quant un Douaisien entend l'air de Gayant, son cœur bat plus fort que si la « Marseillaise » ou « Vive Henri IV » venaient frapper son oreille.

Mais, il me faut quitter la rue et aller à l'Hôtel de Ville voir l'Exposition rétrospective uniquement composée d'objets prêtés par des collectionneurs douaisiens et dont la plupart sont des œuvres locales.

M. Poncelet, président de la commission de l'Exposition, a réussi à réunir dans la salle

gothique et dans le salon blanc Louis XVI qui y touche, ainsi que dans deux salles du second étage une précieuse collection d'œuvres d'art, de meubles, de tapisseries, de pièces d'orfèvrerie, de porcelaines et de faïences qu'il ne m'est pas possible d'énumérer en détail, mais qui ont été fort habilement groupés par les soins du commissaire spécial, M. Bilbault.

Donnant l'exemple, les organisateurs MM. Poncelet, Favier, le baron Boissonnet, Druan, de Gennes, Gracy, André Le Glay, Milly, Druelle, Toussaint, Foucart, Mmes Courteuisse, Tesse, la comtesse Mimerel, Legrand de Lecelles, Preux, les colonels Percin, de Bailliencourt et Boca, les abbés Follioley et Bontemps, et nombre d'autres ont dépouillé leurs hôtels de leurs objets les plus précieux, quelques églises ont bien voulu prêter aussi des tableaux, dont plusieurs de Jean Bellegambe, des tapisseries, des statues en bois sculpté. Une suite de ces gravures en couleurs, si estimées aujourd'hui, occupe une longue galerie empruntée aux archives et qui conduit à une salle dans laquelle sont exposés les titres les plus précieux de la ville parmi lesquels nous nous bornerons à citer une charte de 1203 qui est considérée comme le plus ancien acte rédigé en langue française.

L'exposition toutetois ne peut nous faire négliger de revoir le Musée, magnifiquement organisé aujourd'hui et qui comprend une importante collection de tableaux flamands anciens venant des établissements religieux de la ville et de la collection du docteur Escahier, une belle suite d'œuvres italiennes composant le legs Foucques de Wagnonville, les sculptures de Bra, les plus importantes des antiquités romaines trouvées à Bavay, des porcelaines et des faïences locales, produits peu connus de la fabrique de Douai, et enfin les collections ethnographiques considé-

rables données par MM. Henry Berthoud et Delegorgue.

Le lundi soir, nous sommes conviés à la soirée littéraire et artistique donnée dans la coquette salle de spectacle, en présence d'un auditoire de femmes en toilettes de soirée et d'hommes en habit.

A huit heures et demie, le rideau se lève et la Société philharmonique exécute une ouverture de son président M. Charles Duhot. Vient ensuite une courte et charmante allocution du président de la Société douaisienne, M. Alfred Dupont, qui rappelle en quelques mots heureux la tâche accomplie par la Compagnie à la tête de laquelle il est placé. Il mentionne les services qu'elle a rendus à l'agriculture, à l'industrie, aux sciences, aux lettres et aux arts et en terminant il cède la parole à M. Vitraut pour un rapport sur les deux concours de poésie ouverts par la Société ; l'un était libre, mais à la condition de traiter un sujet se rapportant à l'histoire de Douai ; l'autre était la mise en vers modernes d'un fabliau intitulé les trois bossus de Douai, de Durand, dont voici le thème. Une bourgeoise a épousé un bossu aussi riche que jaloux. Un soir, trois ménestrels bossus vinrent lui rendre visite, et en croyant entendre rentrer son époux, elle fait cacher les trois galants dans de grands coffres ; ce n'était, paraît-il, qu'une fausse alerte, mais elle avait duré trop longtemps et quand notre héroïne voulut délivrer ses prisonniers, ils avaient été étouffés. Que faire pour se délivrer d'eux ? elle appelle un portefaix ; — (on se croirait dans un conte des Mille et une nuits) — et obtient qu'il ira jeter dans la Deule ou dans la Scarpe le corps d'un bossu mort chez elle, en lui promettant une récompense qu'il doit venir chercher, sa besogne accomplie. Le bossu jeté à la rivière, quand notre homme vient réclamer son salaire, la femme lui ré-

pond qu'il s'est trompé et que le bossu est revenu. Il emporte ainsi le second, puis le troisième et quand il revient enfin, il lui dit qu'elle peut être tranquille, car il a assommé le dernier qui revenait encore. On comprend que ce quatrième bossu n'est autre que le mari. Tel est ce fabliau qui a excité la verve de plusieurs littérateurs douaisiens et dont M. Vitraud nous a lu plusieurs charmants passages.

Douai, nous l'avons dit, a eu des Sociétés littéraires au xvi^e et au xviii^e siècle et M. le baron A. de Warengnien s'est chargé de nous présenter dans une conférence le tableau de ce mouvement en prenant pour type, un jeune poète mort à vingt-cinq ans, Claude Loys.

Des artistes de l'Odéon, venus pour jouer la pièce qui devait terminer la soirée, ont lu des extraits des pièces dues aux différents poètes dont M. de Warengnien nous a conté la vie.

Après l'audition d'œuvres musicales de Jacques Régnart, compositeur douaisien du xvi^e siècle, exécutées avec un rare ensemble par les dames de la ville et la Société chorale « La Lyre » et accompagnées par l'orchestre de la Société philharmonique, nous avons eu la primeur d'une comédie en un acte et en vers, due à un douaisien, M. Henri Potez, professeur au Lycée, dont l'Académie française a déjà couronné plusieurs œuvres. Il serait trop long de raconter en détails l'intrigue, bien simple du reste, du « Puy de l'Assomption ». C'est encore d'une société de rhétorique qu'il est question. La scène se passe à Douai, dans la boutique d'un riche drapier, naturellement père d'une fille et qui, se croyant inspiré des Muses, veut se présenter pour obtenir le chapeau d'argent au concours des Clercs parisiens. Mais pour lui, Pégase est râtif, heureusement il a un apprenti, mieux doué, amoureux par surcroît, qui expose à sa fille ses

sentiments, son espoir et ses craintes et cela, en employant le refrain palinodique et le verset qui doit servir de motif au chant royal. En présence du chagrin de son père, Jossine persuade à Gilles d'aider celui-ci dans sa composition; le drapier reçoit du Prince d'amours la fameuse couronne d'argent et les amoureux s'épousent.

Un capitain espagnol et un marchand hollandais, aspirant tous deux à la main de Jossine, fournissent le sujet de deux scènes comiques. Mme Chapelas et ses camarades de l'Odéon, MM. Duparc, Paumier, Bernard et Siblont, ont fort bien interprété cet acte, qui montre que l'Athènes du Nord possède encore, de nos jours, des poètes dignes de lutter avec ceux des siècles précédents.

Nous ne terminerons pas ce court récit sans adresser tous nos remerciements à nos confrères de la Société d'agriculture, sciences et arts, pour l'accueil si flatteur et si aimable dont nous avons été l'objet, pendant notre séjour à Douai.

Comte de MARSY
